

Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **72 (1969)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

Par Charles Beuchat

Cette époque de contestation universelle voit s'effondrer de vieilles tables des valeurs et les nouvelles ont peine à trouver leurs assises sur les montagnes. Le philosophe appelait-il donc en vain? Tant d'événements changent avec et selon les points de vue. De simples articles de journaux, des plaidoiries de prétoire deviennent des morceaux de bravoure et se hissent au rang de la haute littérature. Voyez la tâche du chroniqueur littéraire: il écoute, il lit, il prend part à la bataille, il s'enflamme. Ne risque-t-il pas d'oublier quelqu'un et de se montrer injuste sans le vouloir et, ce qui serait pire, sans le savoir? D'avance, il fait ses excuses à qui de droit!

Poésie, poésie. Dans notre Jura, cette antienne-là se chante de la belle aube à la fin des complies. C'est notre prière quotidienne et nous ne nous en lassons pas. Le Jura pratique la poésie comme il respire.

Et d'abord, par la grâce des Editions Rencontre de Lausanne et des Malvoisins de Porrentruy, nous devons un salut à un mort, à Francis Giaque. Il était parti tout jeune pour la belle aventure poétique et ses premiers essais faisaient espérer un maître de demain. Il était né sur le haut et beau plateau de Diesse. Tout semblait lui sourire: il n'avait plus qu'à se laisser aller, comme tant d'autres. Il écrivit très jeune. L'*Anthologie jurassienne* lui réserva sa place, et la plume fraternelle de son camarade du pays «à la vie lente», Hughes Richard, se fit critique et sympathique pour présenter et pour admirer ses deux premières œuvres: *Parler seul* (Editions de la Nouvelle jeune Poésie, 1959), et *l'Ombre et la nuit* (Editions de la Prévôté, 1962). Puis la vie emporta Francis Giaque loin de son plateau et de La Neuveville. On le retrouva à Genève, où il eut bientôt la chance de compter parmi ses amis intimes le poète Georges Haldas. L'Espagne déroula, à son tour, ses merveilles bien dignes d'enchanter le jeune rêveur. Hélas! Une dépression prolongée s'était emparée du poète. Il lutta contre ce mal perfide et ses amis l'aidèrent de leur mieux. Peines perdues: Giaque a fini par s'abandonner à ce démon intérieur, cet être puissant et mystérieux qui susurre à journée faite que le plus grand

mal est le mal de vivre. Beaucoup d'adolescents se plaisent, au sortir de l'enfance, à écouter cet enchanteur maudit: ils le font par jeu poétique, convaincus que la mélancolie affichée se porte toujours bien. Francis Giaque, lui, ne jouait pas. Il disparut tragiquement, à l'âge de trente et un ans. Qu'y pouvions-nous? Georges Haldas a écrit et m'a répété de vive voix que le cas échappait au pouvoir des hommes.

Il ne nous reste donc qu'à déplorer ce départ précoce et à regretter celui qui aurait dû être un grand poète jurassien. Telle quelle, son œuvre inachevée mérite respect et salut. Pour qu'elle ne se perde pas dans les anthologies, les Editions Rencontre viennent d'en recueillir une bonne part dans un fort volume: *Terre de dénuement*, et les Editions des Malvoisins, à Porrentruy, donnent un autre volume luxueux, sous le titre: *Parler seul*. Pour le premier livre, Georges Haldas a composé une préface fraternellement émouvante. Quant aux Malvoisins, ils ont ajouté aux poèmes de l'auteur une postface de Tristan Solier et un disque dit par Joël Flatteau. Francis Giaque entre ainsi par une porte royale dans la littérature romande, singulièrement jurassienne.

Ses poèmes prouvent le don de poésie, l'art des images et l'habileté technique. Du désespoir le plus profond et le plus authentique, Giaque saute à l'humour, humour noir de préférence, humour à la Rictus:

«t'as rien pour toi
qu'un rayon d'lune
et l'vent du nord
au fond des poches
t'as dégusté
plus d'briques amères
que d'pain béni
pauvre Ophélie»

On regrette — et pourquoi ne pas l'avouer? — que Francis Giaque se soit complu à fréquenter Lautréamont, Corbière, Artaud, Crisinel, Pavese, plus que les fervents de la joie et de l'optimisme. Car enfin, vivre est aussi un devoir; ce monde existe d'une existence têtue et il refuse les billevesées aussi bien que les rêveries même éblouissantes. Du moins, Giaque y a gagné d'exprimer à sa façon le mystère, de l'absurde si l'on veut, mystère quand même. On le lit, on écoute, on chantonne; on se lasse quelquefois de ce parti pris de la négation et du refus. Ne serait-il pas permis de le confesser sans tomber dans le sacrilège? Avez-vous constaté, d'autre part, que ceux qui acceptent le sacrilège religieux redoutent férocement le sacrilège poétique?

* * *

Poésie du total repliement sur soi, telle la poésie de Francis Giauque. Poésie de la gratuité presque aussi totale, du moins de l'art pour l'art, telle même paraît être celle de Pierre Chappuis, l'auteur de *Ma femme ô mon tombeau* (Editions Robert, Moutier). Maître, quand il le veut, d'une prose dense, évocatrice de paysages réalistes et tout ensemble poétiques, Chappuis pratique, ici, tantôt le vers, tantôt la prose. Parfois, un dialogue semble engagé avec une absente ou une ombre, parfois, la pure songerie triomphe. Il s'agit alors d'une ivresse d'images qui vous entraîne à votre tour dans les sentiers merveilleux de l'imagination. Il ne convient plus de juger et de chercher les sens précis ou cachés. Partons, sur les pas du poète, vers n'importe où :

«Folie! Je la voulais heureuse et je l'obligeais à danser, parée, autour de moi. Nue dans le gel, répétait-elle, je suis bien aise. Et encore: Ma respiration est minérale, mes mouvements sont ceux de la pierre.»

* * *

Marcel Michelet, poète valaisan qui fut de chez nous si longtemps, discipline mieux sa pensée, sa sensibilité, sa langue. Il croit encore aux vers réguliers et à la ponctuation, et il ne s'en repent qu'à moitié :

«Le poète s'est demandé si ces beaux cris parleraient aux âmes de demain; s'ils seraient autre chose que littérature; si l'écriture «anguleuse» ne serait pas impraticable chemin de cailloux et de ronces; si l'ouragan d'aujourd'hui ne semblerait pas une tempête figée.»

Chrétien sincère, chrétien ébloui et possédé de son Dieu et de ses saints, il chante sa foi, ses élans, ses espoirs, ses méditations même, comme d'autres disent leur amour terrestre ou leurs déceptions. Il s'adresse à Dieu, nouveau Villon, et à la sainte Vierge, nouveau Péguy. Nous connaissons plus mal dans le monde littéraire! Loin des chemins faciles de la naïveté sincère ou feinte, Michelet ne donne ni dans le mièvre, ni dans le poncif. Il a, pour dire sa croyance, les exigences du vrai poète (*O toi qui m'as blessée*, Imprimerie Pillet, Martigny).

* * *

Certains s'étonnent de voir des poètes purs et libres comme Jean Cuttat et comme Alexandre Voisard se jeter dans la bataille des

idées sociales, descendre dans l'arène politique; ils crieraient volontiers au scandale. Ils auraient bien raison s'il s'agissait de la stupide cuisine électorale qui donne une importance exorbitante à l'élection d'un député. Mais ceux-là, ces poètes, sont au-delà de ces mesquineries. Ils aiment leur terroir, ressentent ses aspirations et combattent pour une égalité très suisse et rien que suisse. Il leur faut la liberté personnelle et la liberté du Jura. Vont-ils trop loin, leur exigence les pousse-t-elle à dessiner le diable sur la muraille? En tout cas, leur engagement est sincère et total. Ils pourront crier avec le Lamartine engagé socialement:

«Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle, s'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron . . .»

Voyez alors le résultat littéraire? Même quand il retourne à ses vers rimés et rythmés, comme jadis, à ces vers ivres parfois de leur propre sonorité, Jean Cuttat affiche maintenant un sérieux profond. Il n'est que de lire son *Frère Lai* (Editions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne) pour s'en convaincre. Fini le temps des chansonnettes joyeuses et gratuites! Frère Lai dit son destin et le sens de son destin:

«Je ramasse en priant
ces déchets de velours.
Je veille sous l'auvent
des maisons sans secours.
Je suis le mendiant
de la tombée du jour.»

Ivresse verbale, cascade d'images, allitérations pour les uns. D'avance, Jean Cuttat proteste contre cette explication superficielle. De même que Flaubert s'était dépeint dans *Madame Bovary*, Cuttat se sent lui-même frère lai, le frère lai du couvent des amours. Il ajoute: «Mon poème, je le crois, baigne aux racines de l'inconscient. Par qui, par quoi m'a-t-il été dicté? Mon rêve ou mon destin? Il m'a laissé si longtemps perplexe que je n'espère plus le doter d'une glose rationnelle entièrement satisfaisante.»

Qui a connu le Jean Cuttat des amours légères de la prime jeunesse, puis celui de la révolte esthétique, et qui a rencontré ce chemineau rêvant dans les rues de Paris, celui-là peut témoigner du sérieux intense de la poésie actuelle de ce vrai poète. Chez lui, les mots deviennent des messages et ces messages enchantent et exaltent. Tant pis pour qui ne sait pas aller au-delà de la platitude et du prosaïsme marchand!

* * *

Comment juger *Suite de la Vie quotidienne* de Lucien Marsaux (Editions Henri Messeiller, Neuchâtel)? Lucien Marsaux fut, un temps et de l'aveu du poète Jean Follain, l'espoir des Lettres suisses à Paris. Les plus grands journaux, *Le Figaro* en tête, saluaient ses poèmes et ses essais. Puis Marsaux a réintégré la maison suisse. Le mysticisme l'a saisi et l'a transformé en un romancier spécial. Son *Cygne noir*, à titre d'exemple, contient des pages que Ramuz n'a jamais écrites. Me permettrait-on de regretter, chez lui, l'absence absolue de jeu, de gratuité? Marsaux veut trop dire. Il croit, il pense, il observe, il émeut. Il proteste, avec raison sans doute, contre l'immoralité du temps. Sa plaquette d'aujourd'hui? Une méditation morale et sociale sur les misères et les péchés du siècle. L'auteur s'y abandonne aux images et aux visions qui l'assaillent. Saint Jean, à Patmos, devait souffrir à sa manière. Or, tout poète ne réussit pas l'*Apocalypse*, et c'est dommage... Ce cher Lucien Marsaux n'en continue pas moins à nous émouvoir.

* * *

Romancier mystique Lucien Marsaux? Peut-être. Inutile de poser la question pour le romancier Roger-Louis Junod! Celui-ci est et se veut maître de ses idées, de ses croyances, de ses sentiments et de sa prose. Il commande à sa plume et sa plume obéit. Heureux homme! Savant en l'art d'écrire, de composer à volonté un roman ou d'évoquer un paysage ou un personnage, à travers la transposition nécessaire, il joue de tous les instruments et de toutes les tendances, anciennes ou modernes. Virtuose, si vous voulez, mais virtuose difficile et de choix qui se refuse à écrire trop. Un caricaturiste de première force sommeille chez cet observateur implacable des hommes. Doté d'un regard perçant qui va droit au cœur du sujet étudié, il sait, quand il le veut, broser un portrait ou peindre une nature d'une ressemblance garantie. Son goût excessif du modernisme le retient. Roger-Louis Junod rougirait d'apparaître un réaliste ou un naturaliste attardé. Plutôt sauter, d'un seul bond, à la tête des néo-réalistes ou même plus avant si possible! Il en résulte une œuvre volontairement disloquée, où rien n'est laissé à la spontanéité et au ronronnant, et tant pis pour le lecteur peut-être déçu! En guise de justification, Junod me chantera la vieille antienne mise à la mode au début de ce siècle et prônée même par un Thibaudet: peindre le vécu serait une erreur. Il faut se détacher du réel pour construire profond et universel.

Et tous de citer Balzac. Ont-ils oublié que ces théories n'avaient pas cours au temps de Balzac et de Stendhal et que ces derniers ont atteint l'universel parce qu'ils avaient observé et expérimenté le particulier? Voyez le résultat! Les romanciers qui furent d'abord théoriciens, à la manière de Gide, passent, et Balzac demeure. Ne faut-il pas avoir senti soi-même pour être en mesure de créer du vrai, du vivant, de l'humain? Aller de l'intelligence à l'intelligence sans passer par le sensible demeure très problématique, même dans le roman. Or, revenons à *Une ombre éblouissante* (Editions l'Age d'homme, collection La Merveilleuse, Lausanne). C'est ici, autant quoique d'une autre façon que *Parcours dans un Miroir*, une noix dure à casser. L'auteur possède précisément l'expérience du particulier et il pourrait, avec son beau talent, se lancer dans la transposition fatale, mais réaliste. A Dieu ne plaise! Junod est de ce temps et il lui importe d'employer les procédés dernier cri. Son tempérament positif lui joue heureusement des tours et, dès le début, nous présente des pages directes et d'une clarté flaubertienne: «Dans le train qui me conduit de Neuchâtel à Bâle ce matin, je me sens la peau moite et à plusieurs reprises déjà je suis allé me rafraîchir les mains et le visage aux lavabos. Vouloir surprendre Dorothee comporte le risque de ne pas réussir à la rencontrer.»

Or la confession et l'analyse personnelle arrivent à la rescousse: le héros va se complaire dans les situations troubles, où la torture du repliement sur soi sévit à l'état permanent. Deux femmes, d'ailleurs, contribueront à compliquer le déroulement de l'action, si l'on peut parler d'action ici, l'une, toute de retenue, l'autre toute d'abandon. Pour mieux traduire le désarroi de son personnage masculin, Junod pratique alors le style heurté, décousu, dépourvu tout à coup de ponctuation. Il a le bon goût, toutefois, de ne pas abuser du procédé et de revenir, à chaque instant, au style vrai, à son style. De plus, comme si un remords le saisissait, il glisse dans l'affabulation des thèses actuelles de la contestation sociale. Cela nous rapatrie au pays du réel. Mais le roman n'en souffre-t-il pas dans sa nature, dans son unité? Il est permis de se le demander...

* * *

Nul besoin de questions et de réponses chez le romancier Marcel Matthey! Son œuvre nouvelle, *Et leurs ombres les suivent* (Editions du Panorama, Bienne), se présente telle quelle et toute seule. A quoi bon torturer le lecteur, sa sensibilité et sa pensée? D'un style alerte,

ennemi du charabia à la mode, concis, sautillant, Marcel Matthey décrit et narre. Comme il connaît la paresse de notre attention, il sert même sa nourriture intellectuelle par petits morceaux. De quoi, ou plutôt, de qui s'agit-il? Ses ombres peuvent être l'ombre réelle des personnages de ses romans passés; elles peuvent être aussi de nouveaux personnages, fils ou filles des premiers. L'essentiel reste de leur donner ou de leur redonner la vie. Un pasteur va se dresser au centre du récit et de l'action: Matthey se veut bon Romand et bon protestant. Pour augmenter la vraisemblance du thème traité, l'auteur évoque un paysage et une ancienne abbaye qui ne peuvent être que familiers aux lecteurs. D'aucuns songeront à Bellelay. Place, maintenant, aux acteurs!

Des êtres falots prennent corps et s'imposent à nous par leurs passions. Des jeunes filles apparaissent, les unes timides et pieuses, les autres trop modernes et trop audacieuses. Des fous provisoires passent, disparaissent, reviennent. Secondé par le pasteur, le directeur de l'établissement essaie d'établir un équilibre supportable pour tous. Un crime arrêtera la marche de ces personnages proches parfois de la marionnette. Par la scène du tribunal, le roman acquiert un petit air policier. On s'en accommode, mieux en tout cas que des tendances moralisatrices de ces pécheurs véritables, n'en déplaise au radotage de certains.

* * *

Par ma fenêtre ouverte (Editions du Jura, Porrentruy), de Louis Muller, tient du récit, de la nouvelle, de la chronique, de la description, de la philosophie et du rêve. Riche d'une belle sagesse, voyageur à travers son Ajoie, Louis Muller songe tout haut en marchant. Le moindre fait excite sa mémoire, le moindre geste sa faculté de réflexion. Il raconte à lui-même ou à son cœur les événements du jour, les découvertes inattendues, les surprises de la nature, les fantaisies du temps. Témoin ce titre: «Quand le soleil boude ou qu'il accable». De ce canevas très simple, Muller tire un cours de philosophie. Il évoque les Alpes et il disserte en paysan rusé sur les saisons. Ce que les fleurs savent faire, ne pourrions-nous pas l'accomplir et croire tout de même au bonheur prochain? Vivre, c'est accepter son destin sans maudire les dieux et les démons. La tentation de l'absurde nous menace tous. A quoi bon? Voir la réalité et dire sa satisfaction, cela possède son charme et sa grandeur: «Qu'on me parle d'œuvres simplement honnêtes qui nourrissent l'esprit, réconfortent le cœur, aug-

mentent la joie de vivre et de se rendre utile à ses semblables quand l'occasion en est offerte.»

La littérature actuelle nous offre si rarement cette sagesse-là qu'il vaut la peine de la saluer.

* * *

Xavier Stockmar a été tellement mêlé au destin du Jura qu'il est difficile d'évoquer sa vie sans évoquer en même temps le Jura. Victor Erard l'a compris et voilà pourquoi le premier des deux volumes qu'il consacre à Stockmar semble avoir été fait sur mesure, exactement pour le temps d'aujourd'hui. Lettres, documents et livres en main, l'historien suit à la trace cet extraordinaire Stockmar et le lecteur s'imagine, à chaque instant, assister à la bataille du Jura de l'an de grâce 1969. Tant les faits se renouvellent avec une sorte de monotonie désespérante et tant les hommes manquent d'imagination pour oser du nouveau! Pris dans l'engrenage d'une lutte plus que séculaire, les Jurassiens et les Bernois couchent sur leurs positions, comme si tout général ne pouvait qu'imiter son prédécesseur. A n'y pas croire!

Du moins, nous sommes admirablement placés pour comprendre Victor Erard et, à travers lui, ce grand Jurassien de toujours, Xavier Stockmar. Loin de nous l'intention de condamner après coup et d'exiger aujourd'hui, de la part d'un lutteur patriote, une ligne de conduite droite, sans détour, sans bavure! Il est facile de se présenter au tribunal de l'histoire, le regard sévère et l'attitude rigide, à qui n'a jamais rien tenté. Xavier Stockmar, lui, a tenté beaucoup; il a tenté toujours, fidèle non pas à la lettre, mais à l'esprit, cet esprit qui lui faisait mettre le Jura au-dessus de tout. Homme protégé, si vous voulez, homme cassant, homme changeant, sauf dans son amour du terroir, Stockmar a toujours payé de sa personne et de ses biens. Forcé parfois de temporiser devant des obstacles réellement trop multiples et trop formidables, il n'a jamais perdu de vue l'intérêt de son Jura et il a su, dans les pires situations, réserver pour demain les droits de son pays. Nul ne peut lui reprocher d'avoir fait passer ses intérêts privés avant ceux du terroir. Où sont-ils les «saints» politiques assez audacieux et vaniteux pour lui jeter la pierre?

Quelles qu'aient été ses faiblesses — il en a eu et le deuxième volume de Victor Erard le prouvera à son tour — Xavier Stockmar se dresse très haut devant notre histoire. Il nous console de l'amertume des temps et des abandons de trop d'amis. Il nous dit qu'un pays — peu importe sa grandeur géographique et démographique! —

n'aura jamais à désespérer de l'avenir aussi longtemps qu'il produira des hommes providentiels aux heures graves. Dans le dix-neuvième siècle, Stockmar fut un homme providentiel pour le Jura. Abandonné par des camarades, attaqué par d'autres Jurassiens, il a goûté d'autant mieux la fidélité d'un doyen Morel ou l'estime d'un général Voirol.

Certes, la lecture du livre de Victor Erard n'est pas toujours réjouissante, en dépit d'un style de haut luxe. Elle nous rappelle trop que notre lot jurassien est le lot d'un parent pauvre au milieu des Suisses gavés et dorlotés par le sort. Faut-il en vouloir aux nantis de pécher souvent par égoïsme et de ne pas aimer les trouble-fête capables de remettre en question le plus bel ordre du monde? Allez demander à un Crésus assis devant sa table bien garnie de croire sérieusement à l'existence de déshérités? Un peu de décence, s'il vous plaît, et de bon goût! D'autant plus, d'autant plus que la lutte imposée possède aussi ses vertus: elle rend brave, elle rend tenace, elle exalte les esprits et les cœurs. A telle enseigne que les Jurassiens n'ont pas encore eu le temps de s'ennuyer à une époque où les fils à papa de toute la terre prétendent mourir d'ennui et de dégoût. Telle la «roborante» leçon du livre de Victor Erard sur Xavier Stockmar: *Xavier Stockmar, patriote jurassien*, tome premier (Editions Bibliothèque jurassienne, Delémont).

Histoire aussi le livre que R. Piegai consacre aux rapports de l'Eglise catholique avec le Canton de Berne de 1815 à nos jours. Il ne s'agit plus de l'étude d'un caractère luttant pour son terroir. R. Piegai, qui est prêtre, se veut plus ambitieux, quoi qu'il en semble: il va directement aux institutions et quelles institutions! En l'occurrence, l'Eglise catholique a toujours été citée, depuis 1815, dans le contentieux Berne-Jura. C'est donc apporter une belle contribution à la solution de la Question jurassienne, cette question très existante de l'aveu de tous aujourd'hui, que de présenter la vraie réalité. Piegai ne cache rien. Les documents sont là, l'histoire a parlé. On a tellement évoqué, à titre d'exemple, le Kulturkampf que les négociateurs de demain, car il y aura des négociateurs, ne pourront marcher d'un pied sûr que s'ils connaissent les événements du passé et du présent. La brochure de R. Piegai leur sera d'une grande utilité. Après l'avoir lue, en effet, on se refuse à prêter encore l'oreille aux diatribes politiques et aux condamnations sans appel qui n'étaient que cela. Reconnaître des erreurs dans le passé, très simplement, c'est se préparer à les réparer et non pas à les commettre à nouveau. D'ailleurs, R. Piegai signale les vertus des antagonistes aussi bien que leurs défauts. *Histoire de l'Eglise catholique du Jura dans ses rapports avec le Canton de Berne de 1815 à nos jours* (chez l'auteur, Malleray).

Histoire encore, mais littéraire et philosophique plus que politique, le livre que Paul André consacre aux *Visages spirituels de la Suisse* (Editions Henri Messeiller, Neuchâtel). Est-ce parce que l'auteur a passé une partie de son enfance dans le Jura? Ce Vaudois ne donne pas dans l'auto-satisfaction, attitude si chère à ses concitoyens. Lui se veut d'esprit critique et il ne chantera jamais: «Il n'y en a point comme nous!» Au contraire! Il s'est fait une réputation de briseur d'idoles helvétiques, tant et si bien qu'une espèce de conjuration du silence règne autour de ses écrits. Peines perdues! La France, pour sa part, salue le créateur de *Silence obligé* et de *La Suisse française, Terre alémanique*. Paul André ne pratique pas le dénigrement de parti pris: ses *Visages spirituels de la Suisse* dressent un beau monument à des maîtres de la classe de Juste Olivier, Amiel, Vinet. Il a des pages frémissantes d'émotion pour évoquer l'amitié tumultueuse de Wagner et de Nietzsche et il sait reconnaître la haute valeur des Bernois Béat de Muralt et Albert de Haller. Faut-il s'étonner si cet esprit libre et très ouvert vante l'*Anthologie jurassienne* et ose écrire des pages piquées au coin du bon sens sur la Question jurassienne? Savourons, par exemple, l'opposition si bien exprimée entre «l'esprit qui, retrouvant ses sources, entend obéir à leurs aspirations les plus légitimes, et l'esprit que satisfait amplement l'épaisseur de l'immédiat». Paul André a vécu des années à Moutier.

* * *

Voyageur, mais à l'échelle du monde, Pierre Rottet publie *Souvenir* (Imprimerie Boéchat, Delémont). Comme le dit son ami Babey: «Mûri par vingt-deux mois de pérégrinations, revenu de beaucoup d'illusions, riche d'une expérience vécue et de mille aventures, Pierre Rottet a découvert ce qu'il cherchait: l'homme.»

C'est précisément de cet homme qui vit partout, à Jérusalem et à Belgrade, à Bénarès et à Singapour, à Kyoto et à Bunbury, à Buenos-Aires et à Bogota, que nous parle cet auto-stoppeur par excellence. Lui ne s'est pas envolé sur les Jets: il a coudoyé une étrange faune humaine, au coude à coude véritable, sur les banquettes des camions et des voitures de tout acabit. Il a beaucoup vu, beaucoup expérimenté, et il écrit d'abondance. Somme toute, c'est ici un petit traité sur l'Homme.

* * *

Hughes Richard l'infatigable nous revient, non plus en poète mais en exégète enthousiaste du poète Blaise Cendrars. Grâce à un concours heureux de circonstances et au concours non moins heureux

de personnes de la qualité de Raymone, femme du poète, Hughes Richard a pu établir, pour les éditions Rencontre de Lausanne, un beau volume sur les innombrables enquêtes consacrées à Cendrars. Le titre? *Dites-nous, Monsieur Blaise Cendrars...* Richard prouve d'abord que les poètes peuvent se faire rats de bibliothèque et chercheurs patients. Il prouve surtout qu'ils peuvent se manifester hommes de goût même en dehors d'eux-mêmes. Reconnaissons qu'il est facile de s'enflammer pour Blaise Cendrars, homme merveilleux tout simplement! Qui prétendrait encore, à la lecture de tant d'enquêtes, que Cendrars fut terrible et dédaigneux? Pour moi, qui ai eu la joie et l'honneur de le connaître personnellement, il y a bien longtemps et, pour ainsi dire, dès le début de mes relations avec lui, que j'ai découvert et proclamé la sensibilité et la timidité de cet écrivain à la curiosité universelle. Il avait tout vu, tout goûté, tout compris: «Et moi aussi j'ai lu tous les livres!» m'écrivait-il un jour.

Avec une patience d'ange et une ténacité d'érudit véritable, Richard a relevé toutes les déclarations de Cendrars depuis 1919. Si bien que les trente années, dont il parlait au début, se sont transformées en soixante unités. Tout y est et le poète bourlingueur sort énorme, d'une seule pièce, de cette enquête. Dans une préface sérieuse et naïve, Richard explique le pourquoi de son admiration pour son modèle. Blaise Cendrars, je crois, eût été enchanté de la manière de faire de son biographe. Il détestait les petits profitards acharnés à se glisser derrière lui pour tirer à eux un peu de sa gloire. Il reniflait le fils à papa à cent mètres de distance. Rien de cela chez Hughes Richard: il fait honnêtement son métier et il le fait bien. Mais pourquoi ce même Richard s'étonne-t-il du peu d'enthousiasme de Cendrars à se déclarer Suisse? Ce dernier avait une horreur viscérale du conformisme suisse et de son respect inné devant les arrivés, les ploutocrates, les banquiers, les bien-pensants. Suisse, il l'était et voulait l'être à la façon des anciens, de ces révoltés contre le chapeau de Gessler et dont les descendants s'en allaient risquer leur peau à l'étranger. Français Cendrars? Il avait trouvé en France, singulièrement à Paris, ce que nous allons tous chercher lorsque l'appel de la liberté retentit au plus profond de nous, irrésistible. Nulle trahison, mais un accomplissement. Ceux qui s'en scandalisent, chez nous, appartiendront toujours aux aplatis dont Blaise Cendrars se détournait, superbement dédaigneux.

* * *

«Pro Jura», possédé de plus en plus de la fièvre de l'actualité et du travail bien fait, sous la conduite de son président Henri Gorgé et

de son directeur Denis Moine (heureuse association qui possède un directeur à plein emploi!), vient d'éditer un beau livre à la gloire des vitraux des églises jurassiennes. Le tourisme ne pourra qu'y gagner car, j'en suis sûr, les vacanciers du monde entier seront attirés par cette richesse trop cachée de nos vallées. Trop cachées, dans la mesure où ces « ignorants » n'auront pas lu le gros et beau volume que voici: *Vitraux du Jura* (Editions Pro Jura, Moutier, 1968). Jean Chausse, le photographe artiste et toujours curieux d'originalité, a réuni tant de merveilles que les lecteurs croiront, en les admirant, se trouver devant le vitrail lui-même et dans nos dix-neuf lieux de culte devenus, par la grâce des créateurs, hauts lieux de l'art.

De plus (et cela importe surtout pour les intellectuels difficiles), Jean-Paul Pellaton, aidé de Maryse Cavaleri et de Jean Schnetz, a composé une introduction et des présentations, dont l'ensemble forme un vrai traité de l'art du vitrail. Il me semble — et ceci n'est pas de l'ironie, tant s'en faut! — entendre Jean-Paul Pellaton lire, avec le sérieux qui le caractérise et dans son beau style de clarté capable de rendre familière même l'abstraction picturale, il me semble l'entendre chanter les merveilles de la mosaïque et la magie des verres colorés, capteurs de lumière. De l'antiquité à nos jours, que de génies, que de talents pieux à force d'éblouissement devant la lumière de Dieu! Merci à Pellaton et à ses amis de nous apprendre que notre Jura, en dépit du noir de ses sapins, excelle aussi à capter cette lumière de Dieu!

* * *

Il existe des maîtres qui écrivent peu, qui ignorent la réclame populaire, mais dont l'esprit, l'influence, l'irradiation personnelle suscitent les talents et les nourrissent. Pas de monuments pour eux et pourtant combien d'autres plus connus, n'auraient pas existé sans eux. Je songe, presque au hasard, à ces esprits fameux et humbles à leur manière, à un Renan, à un Taine, à un abbé Bremond, à un Charles Andler. Ceux-là ont beaucoup écrit, il est vrai, mais dans des domaines qui échappent à la foule pourvoyeuse des réputations et des renommées. La radio et Sa Majesté la Télévision les ignoreraient aujourd'hui.

Faudra-t-il alors, à l'instar de Valéry, parler d'avares morts sans avouer? Peut-être pas. Ce sera vrai, en revanche, pour deux professeurs de Saint-Maurice, Paul Saudan et Norbert Viatte, que salue un gros volume sorti en 1968 de l'imprimerie Pillet de Martigny, sous le titre: *Lettres—Textes inédits* précédés de *Témoignages*. Une lettre-

préface du cardinal Charles Journet nous apprend quelle fut la vie exemplaire de ces deux chanoines et combien leur valeur intellectuelle a su influencer de nombreux disciples. Jean Cuttat, de chez nous, et Maurice Chappaz, du Valais, sont ces derniers.

Il nous plaît, à la fin de cette chronique, d'évoquer le Jurassien Norbert Viatte, qui fut de nos camarades jadis. Je revois alors, dans le train qui nous emporte du Jura à Saint-Maurice à travers le pays romand, la cohorte des nôtres. Nous allions quêter, dans la plus ancienne institution de Suisse, le savoir et surtout l'amour du savoir. Nous allions à la rencontre des Valaisans, des Fribourgeois, des Vaudois, des Genevois, non pas comme à une bataille, mais pour une veillée fraternelle. C'était le temps où des intellectuels du Jura lançaient l'idée d'un nouveau canton. Quelques-uns d'entre nous lisaient leurs appels dans des journaux aussi fameux que le *Journal de Genève*. Ils nous inoculaient — mais le geste était déjà superflu — la fierté jurassienne, si bien que, le soir, nous arrivions superbement pacifiques quoique en ordre de bataille. Nous étions et nous voulions être, et Norbert Viatte était parmi nous.

Des textes, singulièrement des lettres, recueillis et présentés par André Donnet et Jean-Marie Theurillat, nous font regretter «l'avarice littéraire», en ce qui concerne la publication, de Norbert Viatte. Quelle maîtrise de la langue, quelle élégance de la forme, quelle densité du fond! Les voies de Dieu ont beau être insondables: Norbert Viatte a fait mourir un trop grand écrivain en lui!

Ecoutez-le plutôt: «Il faut arroser ses amitiés, dit Joubert. Un bel orage fait partie de l'immuable été. Soyez ouvert et accueillant, même à ce qui vous contrarie: c'est le seul moyen d'être «rendu au sol, avec un devoir à chercher» comme dit Rimbaud. Ne croyez pas au papier imprimé: rappelez-vous les moutons de *Présence de Dieu*; on ne leur fera pas prendre de la sciure de bois pour l'herbe. Ne soyez pas plus bête qu'eux. En soi, on ne trouve que ces jolies joies bien étroites, bien étriquées (analogues au pousse-café dominical et bourgeois) et passablement vulgaires quand elles sont nommables...»

Que n'aurait-on pas dû attendre d'un écrivain de cette classe? Le jeune homme au regard grand ouvert et à la figure quasi enfantine s'était élevé, à travers les méditations et peut-être le mysticisme, à la hauteur d'un penseur solide.

AUTEURS ET LIVRES TRAITÉS

Francis Giaque: *Terre de dénuement* (Editions Rencontre, Lausanne) et *Parler seul* (Editions des Malvoisins, Porrentruy, avec un disque enregistré par Joël Flatteau); Pierre Chappuis: *Ma femme ô mon tombeau* (Editions Robert, Moutier); Marcel Michelet: *O toi qui m'a blessé* (Imprimerie Pillet, Martigny); Jean Cuttat: *Frère Lai* (Editions des Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne); Lucien Marsaux: *Suite de la vie quotidienne* (Editions Henri Messeiller, Neuchâtel); Roger-Louis Junod: *Une ombre éblouissante* (Editions l'Age d'homme, collection La Merveilleuse, Lausanne); Marcel Matthey: *Et leurs ombres les suivent* (Editions du Panorama, Bienne); Louis Muller: *Par ma fenêtre ouverte* (Editions du Jura, Porrentruy); Victor Erard: *Xavier Stockmar, patriote jurassien*, tome premier (Editions Bibliothèque jurassienne, Delémont); R. Piegai: *Histoire de l'Eglise catholique du Jura dans ses rapports avec le Canton de Berne de 1815 à nos jours* (chez l'auteur, Malleray); Paul André: *Visages spirituels de la Suisse* (Editions Henri Messeiller, Neuchâtel); Pierre Rottet: *Souvenir* (Imprimerie Boéchat, Delémont); Hughes Richard: *Dites-nous, Monsieur Blaise Cendrars . . .* (Editions Rencontre, Lausanne); Jean-Paul Pellaton, Maryse Cavaleri et Jean Schnetz: *Vitraux du Jura* (Editions Pro Jura, Moutier); Paul Saudan et Norbert Viatte: *Lettres—Textes inédits précédés de Témoignages — Lettre-préface du cardinal Charles Journet* — (Imprimerie Pillet, Martigny).

SCIENCES

